

Je ne travaille, politiquement, à aucun journal qu'au journal *Le Mois*. Mes articles sont signés ; les opinions que j'y défends sont celles d'un progrès très avancé. En voici le résumé en deux mots :
Je crois en Dieu, malgré M. Proudhon ; à la République, malgré M. Molé ; et à l'honneur de la France, malgré l'alliance avec l'Autriche, malgré le siège de Rome, et malgré l'abandon de Montevideo. (34)

Et il ne s'agit là que d'un seul exemple. On pourrait en citer beaucoup.

Une des beautés de ces volumes de correspondance est bien sûr qu'on n'y entend pas la seule voix du romancier, mais qu'y résonnent également celles de ceux auxquels il s'adresse, ou qui pour des raisons variées s'adressent à lui. On entend alors avec plaisir se dégager de ces pages le timbre de George Sand, Dickens, Mérimée, Desbordes-Valmore, mais aussi, plus oubliés mais plus spirituels, Félix Pyat et Béranger.

Et au milieu de tous ses échanges reviennent – leitmotiv obsédant – les interminables, constantes, angoissantes, urgentes questions de finances, Dumas étant constamment, ainsi que le dit si bien Paul Lacroix, le « bibliothécaire Jacob », « dans l'impatience de messire argent » (104).

Un volume faisant 776 pages ne peut être exempt de quelques imprécisions et menues coquilles. On aurait aimé toutefois voir un peu plus souvent un « (sic) » rassurant suivre quelque formulation surprenante. Cela nous aurait permis de savoir si c'est le sens de l'humour de Dumas qui lui fait appeler Armand Dutacq (qui ne figure d'ailleurs pas dans la liste des correspondants) « Dutact » (348), ou si l'« Ethna » (567) a acquis son « h » superfétatoire en raison de la compétence linguistique un peu fantaisiste de Dumas quant à la langue italienne... On ne le saura pas, et le « mistère » (480) demeure. Peut-être eût-il fallu être un peu plus « catégorique » (259) à ce sujet.

Comme pour tous les volumes précédents, ce sixième tome comprend tout un appareil critique abondant : deux annexes (le premier consacré à divers procès, le deuxième aux domiciles de Dumas pendant ces années), un répertoire des correspondants, ainsi que des index des noms de personnes, des lieux, des œuvres et des personnages littéraires, des journaux et périodiques cités, ainsi que des œuvres musicales et plastiques. Outil précieux pour les chercheurs, la *Correspondance générale* de Dumas réserve également de beaux moments de lecture, et ce plaisir vaguement honteux et jamais à sous-estimer – que les passionnés de critique et d'histoire littéraire connaissent bien – qu'on ressent quand on a l'occasion de guigner indiscrètement dans l'intimité d'un personnage attachant.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Eyma, Xavier. *Le Gaoulé. Un soulèvement à la Martinique en 1717*. Paris : L'Harmattan, Collection « Autrement mêmes », 2023. Présentation de Barbara T. Cooper, 229 p.

Le travail de redécouverte de romans et pièces de théâtre ignorés ou oubliés du dix-neuvième siècle, ayant trait principalement aux Indes occidentales françaises, entrepris par Barbara T. Cooper dans cette collection qui compte déjà un nombre considérable de volumes, se poursuit avec la réédition de ce roman historique originellement publié en 1858, nanti d'un nouveau sous-titre pour en expliciter le sujet, guère évident pour un lecteur contemporain.

Comme cela est nécessairement le cas chaque fois qu'on a affaire à une transposition fictionnelle d'événements réels, une question incontournable reste celle de la fidélité de la reconstitution romanesque par rapport aux événements qui ont effectivement eu lieu. La comparaison entre la création d'Eyma et ce qui se produisit en cette époque lointaine, dans

un lieu géographiquement aussi bien que culturellement reculé, est exposée avec précision et abondance de documents par Barbara T. Cooper dans une étude introductive nourrie d'une grande richesse de références et servie par un appareil critique rigoureux, qui pose des balises utiles et pertinentes pour guider la lecture.

Le roman, lui, se rend nécessairement coupable de fautes diverses et variées, tout aussi bien que prévisibles, comme le « télescopage chronologique » (xix) qui condense indûment pour les besoins du drame les actions réelles, ou la tendance à « déshistoriciser » les personnages, pour les faire coller aux schémas narratifs auxquels les lecteurs de l'époque devaient s'attendre. Ce qui ne peut se concevoir comme un défaut que si on surestime, par principe, la centralité du principe de réalité opposée aux besoins de la construction d'intrigues passionnantes, qui demeure la raison d'être principale de tout bon feuilleton. Eyma, ne se posant pas excessivement ce genre de problème, construit pour le plaisir du lecteur une narration mettant en scène une série de figures typées et reconnaissables, et pour cela assurées de susciter l'intérêt de son lecteur et de garder fidèlement son attention.

On découvre ainsi les qualités, ou les défauts, c'est selon, des Créoles, qui ont la particularité par rapport aux Européens d'avoir un caractère emporté, fier, irascible et indépendant. On suit les dissensions et les luttes qui opposent le nouveau gouverneur, représentant le despotisme, aux colons d'un côté, jaloux de leurs droits, et aux esclaves « marrons » de l'autre. Ceux-ci sont mis en scène surtout à travers la figure de deux de leurs chefs, qu'anime une profonde rivalité : Macandal, mulâtre qui commande aux noirs, « homme d'énergie et de ressources » (17), sorte de Spartacus (55), et en réalité demi-frère d'un noble colon, et Fabulé, esclave noir révolté qui commande un groupe rival, « armée de bandits » (104). Leur duel, et leur mort affreuse, constituent un des moments les plus dramatiques du récit.

Un complot politique, mené de main de maître par une aventurière « machiavélique » (87) qui n'est pas sans évoquer la *Milady* de Dumas, épaulée par un « matamore de carrefour » (97), qui figure une version un brin moins méphistophélique du Comte de Rochefort des *Trois Mousquetaires*, visant à susciter une révolte pour renverser le gouverneur et le faire remplacer par un personnage facilement manipulable, pouvant faire les intérêts de certaines puissances, est au cœur de l'intrigue. Intrigue développée par ailleurs à plusieurs moments avec l'insouciance typique d'un certain feuilleton, notamment lorsque le narrateur omniscient, après avoir d'abord soigné le suspense, décide brusquement et sans justification aucune de révéler le pot aux roses en dévoilant au lecteur les tenants et les aboutissants du complot (p. 67 et suivantes).

Mais ce qui fait l'intérêt du roman n'est pas sa structure, ce sont les commentaires sociologiques qui l'émaillent, marqués par cette ambivalence idéologique qu'on retrouve souvent dans les textes de l'époque mettant en scène des rapports de pouvoir entre personnages appartenant à des groupes raciaux ou sociaux différents. Les frontières qui les séparent sont nettes et on identifie clairement « la limite où finissait la civilisation des colons, où commençait la domination barbare des Caraïbes et des nègres *marrons* » (109).

Le lecteur a droit ainsi à bon nombre de remarques généralisatrices quant « au caractère des nègres » : « Au point de vue psychologique, le nègre est l'être le plus fantasque et le plus capricieux de la création ; s'il mord parfois la main qui le comble de bienfaits, souvent aussi il lèche la main qui le châtie. Il ne faut s'étonner de rien avec lui » (17). On apprend alors que les Africains ont, tout naturellement, des « instincts féroces » (27), et on s'étonne avec les personnages en découvrant leurs ressources d'énergie, ou encore « cette faculté merveilleuse que possèdent les nègres de dominer le plus cuisant mal ou même de se l'infliger » (131).

En même temps, l'auteur loue « les idées généreuses et fécondes de liberté et d'affranchissement général [qui] germèrent parmi les esclaves » allant jusqu'à soutenir que si « les *marrons* eussent disposé de ressources [...] complètes de défense, l'esclavage n'eût

pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde » (28). Il déplore qu'on ait « habitué depuis l'origine des colonies, les femmes blanches à ne point voir des hommes dans les esclaves » (59), condamne « la dureté de certains colons », et montre de la compréhension pour « le sentiment naturel de l'indépendance [qui poussait] les nègres à la fuite » et entretenait chez eux « le désir et le besoin de briser leurs chaînes » (27).

De même, les tensions entre les colons et le pouvoir lointain, qui prétend diriger en toutes choses une vie dont il n'a qu'une compréhension imparfaite et parcellaire, est mis en évidence dans la narration et la situation des Créoles dépeinte avec une sympathie certaine. Si, comme de bien entendu, la figure « paternelle » (157) du roi reste protégée de toute critique, ses représentants ne le sont guère. À travers le ballet complexe auquel s'adonnent tous ces personnages assoiffés de pouvoir ou de liberté – « ce chassé-croisé de tous nos personnages » (144) – apparaît l'esquisse d'une société instable, tiraillée entre des valeurs et des intérêts rivaux. Ce roman, malgré son genre maintenant bien daté, se lit encore avec plaisir et fait voyager le lecteur dans une époque et dans des lieux reculés, théâtres de drames trop humains, qui valent le détour.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Saunière, Paul. *Les Chevaliers du saphir*. Paris : L'Harmattan, collection « Autrement mêmes ». Présentation de Barbara T. Cooper, 2023. 2 vols, 236 p. et 270 p.

De la foule de romanciers populaires qui ont nourri les journaux de leurs feuilletons à partir des années quarante du dix-neuvième siècle ne subsistent plus de nos jours que quelques noms emblématiques. Alexandre Dumas père en premier, qui depuis sa panthéonisation a entrepris le chemin qui mène à la consécration littéraire, au-delà de toute étiquette. Eugène Sue, l'abondant et généreux créateur des *Mystères de Paris* et de tant d'autres romans dont les thématiques sociales lui ont valu d'être considéré par certains milieux de gauche comme un ancêtre guère à mépriser (François Mitterrand lui-même ayant préfacé une réédition de ses *Mystères du Peuple*). Sans oublier Paul Féval, dont *Le Bossu* surnage encore, unique sommet survivant d'un vaste continent romanesque enfoui d'une richesse surprenante. Et puis quelques autres, considérés à tort ou à raison de moindre envergure, comme Ponson du Terrail, ou dont l'œuvre se prête tout particulièrement à l'adaptation cinématographique, ainsi que Maurice Leblanc et son Arsène Lupin, qui connaît aujourd'hui un renouveau d'intérêt grâce à une série Netflix qui en emprunte au moins le nom. Mais parfois, grâce à l'initiative de chercheurs spécialistes et d'éditeurs aventureux, on peut s'offrir le plaisir de découvrir quelques perles totalement oubliées, dues à la plume mercenaire, mais pas pour autant dénuée de talent, de quelqu'un de la légion de prolifiques écrivains dont les œuvres concurrençaient à leur époque les romans des quelques créateurs que l'histoire littéraire n'a pas entièrement négligés. C'est ainsi que Barbara T. Cooper repropose, dans la collection « Autrement mêmes », où elle a déjà recueilli plusieurs pièces traitant de questions raciales et identitaires, un bon gros feuilleton, datant de 1869, d'un écrivain fort connu et apprécié de son vivant, Paul Saunière. *Les Chevaliers du saphir*, il faut le dire d'emblée, n'est pas un chef-d'œuvre du genre, mais son intérêt, guère négligeable (en dehors de sa thématique, dont nous parlerons, qui lui vaut d'être récupéré ici), vient justement de sa nature de création marquée au fer rouge par l'esthétique du genre, qui constitue une sorte de petite encyclopédie des lieux communs des mélodrames qui faisaient la joie du lecteur moyen de son temps. La structure du roman se développe avec une insouciance totale et rafraîchissante pour toute prétention, même purement formelle, à la vraisemblance. « Il y a dans notre rencontre quelque chose de trop providentiel » (vol. 2, 191), s'exclame à un moment donné un personnage dépourvu de tout sentiment du ridicule,